

LES MALADIES DE L'AUTONOMIE

Bernard Fourez

Médecine & Hygiène | « *Thérapie Familiale* »

2007/4 Vol. 28 | pages 369 à 389

ISSN 0250-4952

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-therapie-familiale-2007-4-page-369.htm>

Pour citer cet article :

Bernard Fourez, « Les maladies de l'autonomie », *Thérapie Familiale* 2007/4 (Vol. 28), p. 369-389.

DOI 10.3917/tf.074.0369

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES MALADIES DE L'AUTONOMIE

Bernard FOUREZ¹

Résumé : *Les maladies de l'autonomie.* – En distinguant individuation et individualisation, l'auteur décrit certaines souffrances contemporaines en les recadrant et en les travaillant comme des troubles liés à l'excès d'autonomie et à la difficulté à s'inscrire dans la dépendance.

Summary : *Diseases of autonomy.* – By distinguishing individuation and individualization, the author describes some contemporary sufferings, reframing them and working them like disorders related on the excess of autonomy and the difficulty of falling under the dependence.

Resumen : *Las enfermedades de autonomía.* – Al distinguir individuación e individualización, el autor describe algunos sufrimientos contemporáneos, recuadrándolos y trabajándolos como desordenes vinculados al exceso de autonomía y a la dificultad de inscribirse en la dependencia.

Mots-clés : Individuation – Individualisation – Autonomie – Dépendance – Appartenance – Reconnaissance – Adolescence.

Keywords : Individuation – Individualization – Autonomy – Dependence – Membership – Recognition – Adolescence.

Palabras claves : Individuación – Individualización – Autonomía – Dependencia – Pertenencia – Reconocimiento – Adolescencia.

Dans la continuité d'un précédent article : *Personnalité psychofamiliale, personnalité psychosociétale*, (2004), nous allons décrire plus spécifiquement ce qui s'observe dans la clinique quotidienne contemporaine comme souffrance et comme demande de soins et qui peut être ressaisi comme des maladies de l'autonomie ou du trop d'autonomie.

En effet, l'autonomie est devenue une véritable commande sociale et il semble que l'humain, dès lors qu'il ne se façonne que selon ce seul trait, connaisse des moments de souffrance assez aisément reconnaissables et témoignant typiquement d'une grande difficulté à pouvoir vivre l'inverse de l'autonomie : la dépendance.

De la personnalité d'appartenance à l'individu

La personnalité d'appartenance est structurée selon le fait qu'une représentation collective (l'appartenance), fonde l'individu et le marque d'un rapport aux autres

¹ Psychiatre, psychothérapeute, Cliniques universitaires de Mont-Godinne, Université catholique de Louvain, B-5530 Yvoir.

qui préexiste par rapport à sa singularité. En effet, ce n'est pas l'arrivée dans le monde d'un individu qui va créer l'appartenance mais celle-ci est antérieure – pré-existante – à la venue de ce dernier. Autrement dit, cet humain, dès lors qu'il accède au monde, se voit marqué du sceau des autres, (le symbolique) d'un rapport aux autres qui lui indique qu'il fait partie d'un tout, et qui distingue ce tout de lui-même, et lui permettra de se distinguer, lui, de ce tout.

La modernité opérera le sortir des appartenances en constituant un humain qui se vivra très clairement divisé entre ce qui est lui et ce qui n'est pas lui, le tout et la partie, ce qui préexiste et post-existe à soi et soi-même, la transcendance et l'immanence. Si on pouvait se permettre un néologisme, on pourrait dire que la personnalité moderne est un «dividu». En effet, il s'agit d'un être qui, à tout instant, se sent divisé entre une partie qui lui est propre et **singulière** et une partie qui lui est **impersonnelle** et impropre. L'accentuation du trait de l'autonomie dans la culture est évidemment liée à l'avancement de la mouvance moderne et si le début du XX^e siècle était encore le lieu très net de la personnalité moderne, la fin de ce même siècle est bien plus le théâtre de l'individu postmoderne qui ne voit le monde qu'à partir de ce qui ressort à lui-même et à sa singularité.

L'individualisme doit être compris selon cet axe : voir le monde à partir de la particule² et non plus à partir de l'ensemble. Le vocable individu prend donc alors tout son sens d'indivisible, qui ne peut pas être divisé plus encore. Il équivaut à atome : qui ne peut plus être coupé.

L'autonomie que nous prenons ici au sens de tirer ses lois de fonctionnement de l'«autos» c'est-à-dire de soi, du singulier est bien évidemment couplée au phénomène de l'individualisme.

Rappelons que nous nommons **individuation** le processus qui consiste à s'extraire de l'appartenance en s'y articulant, pour constituer le singulier ; et nous appelons **individualisation** le fait d'être pris d'emblée dans une logique et une culture individualisée, c'est-à-dire ne se définir que du côté de la particule, du singulier. Les pathologies de l'individuation sont des pathologies constituées par le tiraillement interne dû à la division (névrose), et les pathologies de l'individualisation seront fondées sur l'importance accordée à soi-même (narcissisme, estime de soi, adhérence à soi), la mise en scène de soi, ainsi que l'agissement constant de soi vers les autres afin de les retrouver. Afin de mieux saisir ce qui vient d'être décrit, je renvoie au tableau de l'article *Personnalité psychofamiliale, personnalité psychosociétale* (Fourez, 2004).

Enfin, précisons que l'appartenance n'est pas désertée par le contemporain, il la recherche intensément mais, pour autant qu'elle soit choisie ; il ne peut, par contre, pas trop la supporter si elle est subie et encore moins se penser façonné par elle.

Accentuation du rapport à soi

Plus l'humain se voit dans l'immanence et moins il se situe du côté de la transcendance, plus il accentue son rapport au concret, au réel, à lui-même, et plus il désaccentue son rapport à l'abstrait, à l'invisible, à l'impersonnel.

² En tant que petite partie.

Comme indiqué plus haut, il ne voit le monde qu'à partir de la particule, c'est-à-dire à partir de l'individu, lui-même. Le primat de l'immanence accroît donc la subjectivation. Et du fait d'être d'emblée subjectivé, individualisé, l'être ne pourra plus se jauger qu'à l'aune de lui-même, vu qu'il n'est plus rapporté à autre chose que lui. Il s'en développera une structuration psychique selon un axe de type narcissique dans laquelle les difficultés de l'existence ne pourront être ressenties ou appréciées que par **l'insuffisance du moi** à pouvoir traverser les embûches.

Alors que chez l'individu moderne, la tension psychique sera fournie par le rapport du Moi à l'idéal du Moi, (dialectique du concret et de l'abstrait), ici chez l'individu nous serons beaucoup plus sur des pathologies du Moi idéal. Celles-ci s'organiseront autour d'un fonctionnement de type narcissique le plus souvent « tout ou rien » : « ou je suis à la hauteur et tout va bien, ou je suis nul et rien ne va ». On voit alors l'humain s'en prendre à lui-même **en se déclarant nul**, en se faisant des reproches à lui-même et en disant d'emblée qu'il **manque de confiance en lui**. Les actes qui s'en prennent à soi-même sont évidemment bien nets : automutilations, suicide.

Pour revenir à la confiance en soi, reprécisons ce qui fut écrit préalablement : quand quelqu'un me fait part du manque de confiance en soi, s'il s'agit d'une butée de l'individualisation, je le recadre régulièrement comme : « Si vous n'avez pas suffisamment de confiance en vous, serait-ce le moment de commencer à faire confiance en autre chose que vous ? ». Cela peut lui indiquer la limite de l'individualisation à laquelle il se confronte.

Le strict rapport à soi s'entend aussi dans le chef de patients qui s'excusent de ne pas avancer dans leur amélioration et qui adressent au thérapeute : « Je sais, ça devrait venir de moi ». Acquiesçons-nous à cette proposition ou ouvrons-nous à quelque chose d'autre comme : « Et si justement à ces moments-ci, il s'agissait que ça ne vienne pas de vous, mais précisément d'ailleurs qu'en vous ? »

Concernant les souffrances au travail, les patients nous précisent systématiquement qu'ils manquent de confiance en eux et nous entendons par ailleurs qu'ils sont matraqués, endoctrinés par les formations de tous ordres qui leurs sont assénées sur le lieu du travail et qui toutes les acheminent vers le seul écoinçon de l'estime de soi et de la confiance en soi. Convient-il de les interpeller de la sorte : « N'avez-vous pas confiance en vous, ou, n'avez-vous plus confiance dans la culture qui vous commande d'avoir confiance en vous ? »

Une telle intervention permet d'ouvrir sur un sujet articulé à une culture (niveau de l'impersonnel) et non seulement invaginé sur lui-même.

Nous voyons ici le **paradoxe** que constitue cette culture du rapport à soi. En effet, le rapport au Moi ne peut pas être une culture : le niveau de la culture est un niveau situant un tout, et le Moi situe la particule. Quand ces deux niveaux sont confondus, nous sommes sur le lieu d'une éclipse du tout par la partie, sur le lieu d'un paradoxe dans lequel il est impossible de décider si le positionnement du moi est bien singulier ou s'il constitue l'injonction d'une culture du Moi. En effet quand bon nombre d'individus disent tous qu'ils sont uniques, leur propos proviennent-il de leur unicité ou sont-ils simplement le fait d'une traversée « culturelle », celle de l'individu qui n'envisage que les particules dans leur unicité singulière ? Idem pour le fameux

« C'est mon choix » : est-ce vraiment le moi qui choisit ou exécute-t-il la commande sociale du choix propre ?

Subjectivation – affectivation des liens

Si le social abstrait peut de moins en moins se penser, le rapport à l'autre ne pourra être envisagé et engagé que sous l'angle du rapport concret, c'est-à-dire de **l'affectif, du désir, et de ce qui en découle, l'estime**. A cet instant, le social ne se jaugera qu'à l'aune de cet affectif, à l'aune de l'estime de l'autre d'une part, et de soi d'autre part. Autrement dit, pour pouvoir faire partie du monde, je dois être dans l'estime que je reçois des autres et que je porte à moi-même. Cela rend compte du déploiement de la culture de l'estime de soi et du primat de l'affectif au détriment de l'institutionnel dans les liens interpersonnels.

Je dois donc, pour aborder l'autre, m'estimer moi afin de persuader ce dernier d'avoir de l'estime pour moi. Je dois alors me vendre – ce vocable s'est d'ailleurs bien installé dans le langage – et on reconnaît à ce trait l'importance du C.V. dans les recherches d'emploi actuellement.

Autrement dit, ce repli de l'humain sur le seul trait de l'estime de soi déploie des individus d'une vulnérabilité considérable à l'approche de l'autre. L'exposition aux autres ne sera étayée que sur les seuls bagages personnels, alors que chez la personnalité à appartenance et la personnalité moderne, le rapport à l'autre est aussi regardé à l'aune de la place que j'ai par rapport à l'ensemble dont je fais partie : si j'ai tel comportement, telle manière de faire, tels vêtements, établis par la communauté à qui j'ai affaire (phénomènes impersonnels), dès lors que je les adopte, je suis immunisé socialement face aux autres. Je ne dois plus me vendre, m'estimer ou me faire aimer, je suis articulé au social et j'y ai ma place.

On voit alors que le positionnement par rapport à l'autre devient radicalement différent chez un individu que chez un « dividi ». Chez ce dernier, le rapport à l'autre sera jaugé sur la faille sociale, la transgression ou l'application insuffisante des règles de l'appartenance, le rôle qui aurait été insuffisamment tenu, la mission qui n'aurait pas été remplie, c'est-à-dire sur un rapport de soi à autre chose que soi, démarche analogique. Chez l'individu, tout se jauge à l'estime qu'il a de lui-même et le rapport à l'autre devient le lieu d'être suspecté par l'autre comme ayant peu de valeur singulière. Démarche digitale. La formulation courante « il ne va pas bien » a d'ailleurs supplanté le « il ne fait plus rien de bon, il n'est plus à sa place... ».

J'ai toujours été interpellé dans ma clinique par le faire-part de la peur du regard de l'autre qu'on eût pu croire devenir obsolète avec l'individualisation croissante et l'extraction des dépendances aux appartenances. Or il n'en est rien. Toutefois il devient intéressant de questionner les patients sur ce qu'ils ont peur que l'on voie : on entend alors des réponses qui ne sont justement plus celles de la personnalité conformiste, mais des réponses telles que : « qu'on décèle une faiblesse en moi », « que je doute de moi », « que je ne suis pas sûr de moi », « que les autres vont penser que je ne suis pas bien dans ma peau ».

On voit à ce moment-là que le jugement porte sur ce qui tourne autour d'une **faille psychologique** avec une vision de l'intérieur de l'individu et plus d'une **faille sociale**. On peut comprendre, à ce moment-là, la multiplication des thèmes paranoïdes, la ré-explosion des phénomènes phobiques ainsi que le retrait social qualifié de phobie sociale.

Le regard de l'autre associé au fait de jauger l'estime que l'on a de soi-même, active les positionnements « tout ou rien » de type narcissique « je suis bien et je peux aller vers les autres » ou « je suis nul et je ne m'y expose pas ».

Dans l'appartenance, la peur de la faille sociale peut engendrer un sentiment analogue mais la manière d'en sortir sera dans un rapport accentué aux autres, en imitant mieux, en m'identifiant plus encore, en faisant mieux ma tâche ou en prenant mieux ma place, (mais pour cela il faut être capable de dépendance)..., alors que dans l'estime de soi, le repli se devra d'opérer un accroissement de l'estime de soi pour ré-aborder les autres. Mission impossible. On voit clairement ici que l'estime de soi comme culture constitue un pis-aller psychodynamique qui ne pourra qu'accroître le besoin de psychothérapie, reconnue implicitement comme le chemin électif de l'accroissement de l'estime de soi. De plus, comme le précisait J.-M. Lacrosse³, la relation psychothérapeutique constituant le lieu d'une certitude de ne pas être jugé par l'autre, on comprend aisément la multiplication de la demande psychothérapeutique.

Affectivation et abandonnisme

L'hypertrophie de l'affectif comme seul mode du rapport aux autres doit sans doute rendre compte de la tonalité abandonnique énorme que nous entendons dans notre clinique. La faille affective devient un des motifs les plus fréquents de demande de soins. A nouveau, on aurait pu croire que l'individualisation allait mettre en place des êtres qui n'avaient aucune difficulté à pouvoir se sentir séparés des autres. Il n'en est rien. Nous assistons à un déploiement d'une incapacité à se sentir dans le monde et faire partie de ce dernier en dehors de la seule expérience affective. Si celle-ci est en péril, le mal-être psychologique devient très important et annule de façon massive les potentialités de l'individu contemporain.

Je suis assez étonné du nombre de demandes de consultation à propos de rupture affective. L'affectif est devenu le contenu primordial du discours des patients.

Livré à lui-même, notre contemporain, n'ayant plus les autres en lui, devient très accroché à son rapport concret aux autres et développe ainsi une sensibilité particulière à l'abandon. En effet, si le concret n'est plus là, il ne se sent plus exister et ne fait plus partie du monde puisqu'il n'y a rien d'autre pour lui que le lien concret immanent qui l'inscrit dans la communauté humaine.

³ Jean-Marie Lacrosse, professeur de sociologie à l'Université de Louvain (Belgique), est cofondateur avec moi-même d'un séminaire de Psychopathologie Historique se déroulant à Bruxelles.

De l'appartenance à la demande de reconnaissance

L'individu contemporain, comme précisé plus haut, ne semble plus avoir les moyens symboliques et cognitifs pour pouvoir situer les autres en lui. Pour pouvoir opérer cela, il lui faudrait cette disposition qui se nomme **abstraction de soi** et dont il se montre le plus souvent dépossédé. Mais l'être humain étant anthropologiquement un être social, comment va se mettre en scène ce rapport aux autres pour cet individu bien rôdé à ne voir le monde qu'à partir de lui, de ses propres règles subjectives, de son autonomie ?

Ayant perdu les autres en lui et la disposition à se situer parmi ces derniers de façon abstraite, il déploiera une énergie considérable dans le concret, à partir de lui-même, pour s'assurer que les autres sont là. Cette mobilisation active se donne à voir dans ce qui se nomme « bougisme » et les conduites de l'appel incessant par le biais du réseau. On voit donc que cet individu manifeste une extrême dépendance vis-à-vis des autres et qu'il se doit d'agir sans cesse son rapport à ces derniers par des mises en acte, des mises en place, des **présentations** ; ce que n'avait pas à devoir composer l'homme structuré par l'appartenance, cette dernière lui témoignant de façon durable qu'il était un être faisant partie des autres.

La représentation faisait l'économie de la présentation

L'individu, quant à lui, n'a le sentiment d'exister parmi les autres qu'en se bougeant à partir de lui (en tant que particule) et non pas en étant marqué par ce dans quoi il est inscrit. Autrement dit, il perd les autres s'il s'arrête, et ce trait se lit tellement bien dans la clinique par les angoisses d'arrêt de ces patients hypermodernes qui ne se sentent bien que dans le mouvement et dans le contact concret avec les autres et pour qui l'arrêt équivalait à avoir perdu ces derniers, à connaître le vide et l'angoisse qui y est concomitante.

Ce que l'on voit, c'est un fonctionnement qui indique qu'il n'y a de rapport aux autres que dès lors que je l'initie de mon propre chef, c'est-à-dire par le mouvement de la particule vers le collectif alors que la structuration par l'appartenance procède à l'inverse : mon rapport aux autres m'est signifié par ce que je n'ai pas initié de ma propre autonomie.

Quand à la reconnaissance, force est de constater que nous avons de plus en plus de patients qui nous font part d'un manque de reconnaissance et d'une souffrance qui y semble liée.

En retirant la sécurité des statuts, on a dans le même temps accru la quête de reconnaissance. Le statut – qui se situe anthropologiquement du même côté que celui de l'appartenance puisqu'il s'agit d'une abstraction préexistante – permet de penser que dans ce que je vis, j'ai à me situer à la fois du côté de l'impersonnel, de l'universel, du général... L'extraction de toute forme de préexistence sociale amène l'individu à ne plus voir aucune trace du général, de l'universel ou de l'impersonnel dans ce qui lui advient et dans ce qu'il agit.

On pourrait parler d'un **refoulement** de l'inscription dans l'impersonnel. Cela a des conséquences à la fois psychiques et sociales.

Conséquences psychiques

Si ce qui m'arrive ne peut être jaugé qu'à l'aune du pur subjectif, je serai beaucoup plus sujet à m'effondrer face à une adversité car elle m'atteint de plein fouet dans mon intimité et en plein cœur de ma subjectivité. Cela rend compte à mon sens des effondrements humoraux narcissiques dont on a parlé plus haut et de ces troubles de l'humeur paroxystiques qui indiquent bien l'impossibilité de tenue d'un édifice fondé sur un seul pilier. C'est ici à mon sens qu'il convient de repérer la conjonction des traits border-line : « **paroxysmalité** », **narcissisme**, **abandonnisme**.

De plus, si quelque chose m'arrive et que je ne sais plus le replacer du côté du général, de l'universel, de la condition humaine, etc. la voie est ouverte pour l'installation de traumatisme et des interminables sidérations psychiques que nous voyons se mettre en place à l'occasion de difficultés de l'existence de plus en plus banales. Je suis d'ailleurs assez étonné et interrogatif quant à l'augmentation des temps d'incapacité de travail nécessaire à l'amélioration des troubles de l'humeur et des conséquences des difficultés courantes. On mesure ici un des ressorts de la vulnérabilité de la personnalité contemporaine liée à l'étroussure de son seul étai subjectif. On comprend mieux alors la mise en place des groupes de patients et surtout des patients ayant les mêmes symptômes qui permettent **a posteriori** de recomposer une inclusion sociale à partir de la maladie ou de la souffrance.

Il n'en reste pas moins que ce type de pratique est prototypique d'un positionnement individualiste au sens décrit plus haut.

Dans le même ordre d'idée, des psychothérapeutes d'étudiants renvoyaient une plainte régulièrement entendue dans leur consultation avec des jeunes : « Je me sens très isolé par rapport à la mort ». D'une part, il est frappant que cette plainte s'entende de façon régulière donc multiple, et d'autre part, comment est-il possible de se percevoir isolé par rapport à quelque chose qui est éminemment collectif et incontestablement partagé par tous – à savoir la mort ?

Pour en revenir au **traumatisme**, il est assez inquiétant de voir en quoi ce concept prend une place de plus en plus importante dans le discours psychologique et médiatique (étant donnée la psychologisation de la culture, ces deux discours sont devenus identiques). Tant par les journalistes que par les psys, un événement qui se produit est déjà nommé traumatisme : or, rien cliniquement ne permet d'en augurer le diagnostic qui nécessite la présence de cette sidération psychique traînante, typique du traumatisme. Mais, à mon sens, le traumatisme est le vocable qui permet de percevoir le subi (impensable dans une culture de l'autonomie) au moment où il est engouffré dans la subjectivité (seul élément pensable dans la culture de l'autonomie) et non distinct de cette dernière. Cette absence de place pour l'hétéronomie et le subi atteste bien l'impossibilité de pouvoir situer un événement dans un ailleurs, dans un ensemble, ce qui permettrait de lui donner un sens – ou un non sens – et qui éviterait peut-être le traumatisme (dont la psychologie atteste qu'il peut être dépassé moyennant la découverte de sens).

Conséquences sociale

On pourrait parler avec l'avènement de l'individualisme d'un refoulement de l'inscription dans l'impersonnel, dans le général, dans l'universel, qui semble ressortir sous une **forme projective** qui est l'**exigence de reconnaissance**.

Sur le plan politique, on voit ce mouvement à l'œuvre par le biais du droit des minorités et sur le plan plus individuel, on perçoit très nettement l'adresse implicite d'attente de reconnaissance sous forme d'une sorte de «garantissez-moi que j'existe». Cette exigence sous forme d'adresse à partir de l'individu s'oppose à la garantie d'existence sous forme de présupposé du statut dans les sociétés d'appartenance.

S'il n'y a pas réponse à cette adresse, l'individu en déduira automatiquement qu'il n'a pas été reconnu par l'autre, que cet autre ne l'estime pas, lui en veut, ou lui est indifférent. A cet instant, il devient bien aidé par les juridictions des Droits de l'Homme qui lui permettront d'entamer la procédure et de s'inscrire dans la «paranoïdie» généralisée des sociétés de droit, et dans la guerre de tous contre tous.

On remarque d'ailleurs dans cette collusion entre la reconnaissance et l'estime en provenance de l'autre, l'affaïssement sur le seul trait affectif de ce fait social que constitue la reconnaissance. Cette dernière se doit d'être bien définie et comprise. Dans le mot reconnaissance se trouve la particule «re», qui signifie que la remise en mémoire de quelque chose qui ne se voit pas d'emblée, qu'on pourrait oublier. La reconnaissance concerne précisément ce niveau de l'impersonnel, du général que l'on reconnaît au travers d'une situation concrète ou plus unique. Si l'on dit qu'on reconnaît en lui l'homme politique, le médecin, le commerçant, etc., cela signifie que ce niveau général est perçu dans une situation qui ne le mettra pas en scène ou qui le passerait sous silence et qu'il est subitement remis à la mémoire. La reconnaissance renvoie au collectif dont quelqu'un fait partie, remet en mémoire qu'il est un parmi d'autres ; elle témoigne d'une articulation entre un élément et le tout.

Or, nos patients nous véhiculent très souvent l'expression «Je voudrais être reconnu pour moi-même». Le soi-même signifie la singularité ; or, cette dernière figurera toujours l'exception. Comment l'exception pourrait-elle aider à réentrevoir l'ensemble ?

Comment est-il possible d'être reconnu pour soi-même ? Cela nécessiterait que le soi-même ait déjà été connu au préalable et qu'il faudrait se le remettre en mémoire ? Je voudrais être connu pour moi-même serait plus aisément compréhensible.

Cette indistinction entre l'impersonnel et le personnel organise des souffrances longues et pénibles, chez ces patients que nous voyons entamer des procédures juridiques afin d'être «reconnus» par rapport aux dommages subis. Leur attente est une réponse subjective en provenance de la justice qui est précisément le lieu de l'impersonnel, de l'individu abstrait, objectivé, puisqu'il s'agit du lieu des lois. Ces dernières ont en effet toujours trait à la généralité et ne codent pas la singularité. La déception en retour est à nouveau prise pour un manque de reconnaissance pour soi-même, la procédure repart... et les répercussions psychiques chroniques (dépressives ou identitaires) ne se font pas attendre.

Cette élision de l'impersonnel s'observe aussi dans d'autres champs que celui du juridique.

Une patiente indique que son père s'est toujours essentiellement intéressé à ses résultats scolaires et que sa mère était plus proche d'elle et s'intéressait plus à sa vie intime. Rien de bien original ni nouveau dans cette situation. Elle dit cependant « Mon père ne m'a jamais reconnue », argumentant qu'en

ne se préoccupant que du scolaire, il ne s'intéressait pas à elle. Je lui dis «Pensez-vous qu'il ne vous reconnaissait pas ou que précisément il n'avait de cesse que de vous reconnaître comme l'enfant à éduquer et dont il faut accompagner, surveiller et conduire la scolarité ? »

La préoccupation paternelle concernait l'impersonnel, l'abstrait, l'objectif. Pour elle, cet aspect-là semblait n'avoir aucune valeur constructive. Il n'y avait que le subjectif qui était fondateur. Celui-là était bien entendu plus aisément soutenu par la mère.

On voit très clairement ici la réduction de la vision de la reconnaissance au seul fait du subjectif et donc de l'affectif. Reconnaissance imaginaire en lieu et place de reconnaissance symbolique. Autrement dit, le rapport à l'individu abstrait, impersonnel, ne semble plus fondateur de la base de la personnalité. Et c'est ici que l'on mesure mieux la destitution du père dans notre société qui, plus qu'une destitution révolutionnaire, est beaucoup plus sous-tendue par l'impossibilité de pouvoir penser l'abstraction et l'impersonnel comme fondateur.

Car si l'on regarde les choses du côté de l'amour, l'amour paternel n'est pas l'amour maternel. Ce dernier, du fait de la concrétude du lien biologique, s'inscrit beaucoup plus du côté de la proximité et du concret affectif, et le premier (le paternel) est caractérisé par l'amour à distance mais dont la permanence atteste de l'amour malgré la distance; il s'agit d'un amour plus institutionnel, plus abstrait à l'image de celui du Dieu Père dans la religion chrétienne qui n'était pas là dans une concrétude affective mais dont l'éternelle permanence attestait d'un amour inconditionnel. Ce type d'amour semble devenu impensable de nos jours. C'est ici que naît à mon sens la maternisation des liens telle que l'on l'observe actuellement – bien décrite par Schneider – et dont une patiente témoignait de façon manifeste : dans un entretien de couple, une dame dit à son époux : « Tu devrais être plus père avec les enfants ». Je l'interroge sur ce qu'elle voulait dire en indiquant le « plus père » et elle dit « Tu devrais plus leur faire part de tes émotions, plus les prendre sur tes genoux, être plus proche d'eux, etc. », en un mot le petit kit complet de l'amour maternel. Je lui dis alors : « Lui demandez-vous d'être plus père ou d'être plus mère ? ».

Enfin, on entend couramment que ce qui fonde la sécurité d'un enfant, c'est le lien mère/enfant; de Winnicott aux attachementistes, l'ensemble du savoir psychologique semble soutenir l'affirmation. Cela me paraît tout à fait insuffisant et pointe à nouveau le maternel comme seul fondateur du psychisme. Ce qui fonde aussi la sécurité, est la place donnée à l'enfant dans un ensemble, phénomène le plus couramment dans l'histoire énoncé par le masculin relayé par le paternel. La place renvoie incontestablement à la perception de l'élément et du tout, du singulier et de l'impersonnel, repérés comme **distincts**. C'est ce qu'opère Gérard Jugnot dans le film « Les Choristes » quand il fait l'appel des enfants, teste leur capacité vocale et leur administre une place dans cet ensemble qu'est la chorale.

Si ce symbolique soutenu par le père ne peut plus être pensé, la position paternelle ne peut plus être associée à la sécurité pour l'enfant et la figure paternelle, quitte son statut de protecteur pour ne devenir alors qu'associée à son inverse : une figure menaçante dont le symbole le plus contemporain est le pédophile. Le haro généralisé sur le pédophile doit sans doute ressortir à cet élément.

Autonomie et décisions

Si l'on se fie à la définition de l'autonomie telle qu'elle est véhiculée actuellement, autonomie signifierait se gouverner par ses propres règles. L'autonomie se déploie dès lors que je décide quelque chose par moi-même. En effet, si je le décide d'une certaine façon, c'est qu'il s'agit bien de mon choix et qu'à ce moment je suis fidèle et loyal à la commande sociale de l'autonomie. Autrement dit, l'acte posé par l'individu est considéré comme ce qui témoigne de l'autonomie. Inversement, l'acte qui est posé parce que commandé par un ailleurs n'en relève pas.

La culture de l'autonomie embraye immanquablement sur le révocable. En effet, si je décide quelque chose, forcément je pourrais après un certain temps décider de son contraire et d'annuler l'acte précédent. Cadré de la sorte, le déroulement des événements de la vie d'un individu deviendra de plus en plus une suite de séquences de plus en plus courtes qui attesteront de son pouvoir de décision et aussi de son pouvoir de révocation. Le temps s'accélère inévitablement au pays de l'autonomie. On comprend mieux alors ce que l'on entend en consultation : « Je ne supporte pas la routine ». **La routine dès lors qu'elle indique quelque chose qui se répète par rapport à elle-même annule la perception de l'acte posé par décision autonome.** Elle devient alors impensable. Se profilent ainsi les angoisses liées à la répétition ou la permanence. Alors que pour la personnalité obsessionnelle classique, l'angoisse se développe quand les choses doivent changer et qu'il s'agit de poser un acte, selon son propre désir (individuation), chez nos contemporains, l'angoisse se révèle quand il s'agit de s'inscrire dans la permanence et de ne plus se sentir agir son autonomie. On voit que si le symptôme est le même, l'enjeu qui lui donne naissance peut être basé sur des configurations psychiques radicalement opposées. Si l'on considère l'angoisse comme témoin de l'impensable, nous n'avons aucune peine à pouvoir l'imaginer se développer pour des raisons différentes selon l'histoire. Ce qui est impensable à une époque n'est pas nécessairement ce qui l'est à une autre.

On entend des patients afficher des angoisses se déroulant au volant d'une voiture uniquement sur les autoroutes et pas sur les routes. Ces tableaux sont difficilement explicables par le fait de l'enfermement dans l'espace clos que constitue l'automobile, puisqu'alors, l'angoisse se déroulerait partout. L'autoroute par contre représente la situation où le choix et la révocation de celui-ci n'est pas possible : l'autoroute contraint l'automobiliste à une dépendance de sens de circulation et une liquidation de la possibilité autonome.

Enfin, il m'est arrivé d'entendre des TOC ressentis par le patient comme organisateurs d'une permanence et d'un recentrement par rapport aux changements incessants et aux déstabilisations successives qui en découlent ; la répétition du TOC, son côté à chaque fois identique et la fermeture au monde qu'il opère, crée un recentrement salutaire ; une patiente me disait : « Heureusement que j'ai mes TOC, car autrement ma journée serait le bordel ! »

Autonomie et relation

Toute relation implique tôt ou tard une dépendance.

Le maintien de la position de parfaite autonomie amène à repérer l'autre comme un prédateur possible de l'ego. La loyauté à l'autonomie nécessite un calcul et une précision extrême quant à l'approche de l'autre afin que celui-ci reste à suffisamment bonne distance pour qu'il n'entache pas mes possibilités d'autonomie.

La conviction d'autonomie et le **refoulement de la dépendance semble nourrir la projection de son inverse sur l'autre, à savoir : « Il me manipule »**. Etre manipulé représente l'inverse de l'autonomie. Le terme de manipulateur est d'ailleurs fortement répandu, bien emprunté par nos patients et, hélas, bien entretenu par des thérapeutes qui n'hésitent pas à conseiller la lecture du livre *Les manipulateurs sont parmi nous*, pour aider le patient à affiner le diagnostic de la personne avec qui il est en difficulté. Du côté du thérapeute, se prononcer de la sorte vis-à-vis de quelqu'un qu'il ne voit pas et le conseil d'une telle lecture dans un tel type de contexte est une faute éthique, technique et théorique (celle d'une méconnaissance complète de la psychologie contemporaine). Cette lecture occasionne le plus souvent une confusion entre une structure psychique et un contexte relationnel : toute situation de conflit, quel qu'il soit, amène des comportements ou tactiques de manipulation chez les protagonistes sans que ces derniers soient nécessairement des personnalités structurellement manipulatrices ou perverses.

Dans les couples, l'agissement de l'autonomie se donne à voir par le calcul incessant de la distance et de l'absence de mise en place de toute construction qui pourrait devenir une préexistence barrant toute possibilité d'autonomie. « Je ne veux pas avoir de compte à rendre » est une phrase que l'on entend de façon répétitive dans nos consultations. « J'aime pas dépendre, je ne veux pas être aidé car si je suis aidé par mon conjoint, il pourrait exiger des choses de moi ». Cette phrase témoigne d'une crispation sur l'autonomie qui indique bien que toute situation de dépendance (d'aide) ou **complémentaire** devient une menace pour le sentiment d'autonomie au moment même de la proposition d'aide mais aussi ensuite dans le retour qui pourrait témoigner de ma dépendance à l'autre.

Le sport autonomiste consiste à pouvoir se passer de l'autre. A ce titre, le mot respect peut jouxter l'asocial, quand on le voit s'exprimer avec une main dont la paume est dirigée vers l'autre, témoignant de la distance que l'on met par rapport à ce qu'il propose et dont on espère aucun envahissement. Le désir de l'autre à mon égard pourrait être vu comme un non-respect. Ainsi, **le trop de désir de l'autre est volontiers recadré comme « il me harcèle » et l'absence de désir de l'autre comme « il m'abandonne »**. Les thèmes de harcèlement et de manipulation sont à mon sens clairement engendrés par la symbolique (pour autant qu'elle en soit une) de l'autonomie.

Dans ce contexte, reviennent en force les TOC ainsi que les comportements de propreté qui organisent la frontière avec l'extérieur. Je me nettoie de toute influence extérieure qui n'est pas moi et qui pourrait me polluer, m'attacher. On est ici sur des symptômes analogues à ceux des périodes précédentes mais pour des raisons radicalement différentes. Il ne s'agit plus d'une culpabilité (celle-ci nécessite le tribunal

interne de la conscience et la division psychique dont il a été question plus haut) qui tente de s'aménager par le rituel pour laver la faute, mais nous sommes beaucoup plus en face de remise en place de l'état autonome par un rituel qui symbolise le rejet de ce qui est autre, de ce qui pourrait venir d'un ailleurs et qui ne serait pas moi.

Enfin, l'absence de désir sexuel que l'on entend fréquemment énoncé par la femme semble être devenue le meilleur indice du « pouvoir se passer de l'autre » : si elles en parlent en consultation, pour certaines, elles attestent assez souvent ne pas en souffrir. Pour d'autres, lorsque cela est amené en tant que question, il n'est pas rare d'entendre : « Si je connais un orgasme, cela voudra dire que je suis attachée ».

Il semble en être de même pour cette plainte qui consiste à venir déclarer au psy : « Je ressens de moins en moins les choses ». On peut avec l'anamnèse entendre la fonction de ce symptôme : l'absence de ressenti peut témoigner de la garantie de ne pas être attaché, de ne pas dépendre.

« Dès que je ressens des choses, cela évoque pour moi le fait d'être dépendante, de m'attacher ; alors je me suis habituée à ne plus rien ressentir... mais c'est peut-être pas une solution. » Et l'on peut mieux saisir alors l'attrait pour les inhibiteurs de la recapture de la sérotonine (en particulier la Paroxétine) qui provoquent une déafférentation, une étanchéité par rapport au monde extérieur. Si cet effet a une pertinence dans les troubles de l'humeur caractérisés par une trop grande porosité émotionnelle (anxiété, angoisse, irritabilité), il peut par ailleurs entretenir une mise à distance qui peut barrer le mouvement d'échange avec le monde et renforcer ainsi la position humorale dépressive.

Une patiente connaissant un épisode dépressif était soignée par cette molécule. Elle était dans un état de froideur affective avec un contact assez déconnecté, froid, distant. Lors d'une réunion d'équipe, l'assistante en psychiatrie qui s'en occupait parlait – à juste titre – d'un contact psychotique. Toutefois, cette patiente n'était nullement une psychotique ; mais elle précisait que cet état avait été amené par l'antidépresseur et affirmait être satisfaite de cette distance et cette déconnexion en disant : « Moi qui ai toujours été quelqu'un de dépendante, c'est la première fois que je me sens autonome ».

Le genre de l'autonomie

Le sport autonomiste ne se déploie pas de la même façon selon le genre. La réponse à la question « Comment vais-je me passer de l'autre ? » sera différente au masculin et au féminin. Pour le masculin, caractérisé par la séparation, le détachement, l'extraction, l'ailleurs, l'absence, se passer de l'autre se fera par un détachement, une position à l'extérieur remarquablement soutenue par l'ordinateur ou les substances qui isolent. Le noyau masculin étant rodé à relancer ailleurs la recherche de la vie dès lors que celle-ci est invivable *in situ*, on assiste ainsi dans la gente masculine à des retraits massifs, basés sur le centrifuge masculin et qui mènent le plus souvent à un positionnement « en dehors du coup ».

Pour le féminin, caractérisé par le rapprochement, la mise en proximité, il s'agira d'être tout (encerclément) pour ne pas devoir dépendre, pour ne pas avoir de compte à rendre. Tout ramener à soi grâce au centripète féminin, prendre tout en charge et donner pour éviter de recevoir qui attesterait de l'importation d'un ailleurs et d'un attachement et qui impliquerait une dette vis-à-vis de celui qui donne. L'évitement de la position complémentaire est extrêmement pointu chez la femme contemporaine, véritable chevalier de l'autonomie, puisqu'elle a opéré son émancipation en plein moment du dépôt de la culture de l'autonomie. La réception devient ainsi barrée et le donner pour éviter de dépendre lui permet de s'autonomiser de l'homme. On voit fleurir, chez la gente féminine, multiples pathologies qui attestent de ce contrôle extrêmement précis de la position autonome. Les troubles du comportement alimentaire de type boulimie/vomissements marquent bien cette conduite dans sa continuité. Je **décide** de manger mais il est vrai qu'une fois la nourriture ingérée, je n'ai plus le pouvoir sur les formes que prendra mon corps. A ce moment-là, je **décide** de façon autonome de vomir et retrouve de la sorte le contrôle de mon corps. Ce double mouvement peut s'observer aussi dans les alternances de grossesses et d'avortements à répétition. Je **décide** d'avoir un enfant mais la dépendance dans laquelle je m'engage (pour de très longues années !) est vite inconcevable et la **décision** d'avorter rétablit l'autonomie.

Récemment, une jeune dame revient me voir pour des crises d'angoisse. Au bout d'une anamnèse un peu longue, elle indique que très probablement elle est enceinte. L'évocation de la grossesse lui fait dire explicitement et de façon lucide qu'elle est affolée des variations que son corps va prendre et qu'elle ne pourra plus contrôler et en même temps, elle se sent étranglée par la future dépendance qu'elle connaîtra vis-à-vis de son enfant. En effet, une mère sera toujours dépendante de son enfant. On voit ici l'angoisse fleurissant sur un impensable : la dépendance.

Ces angoisses liées à l'effroi de la dépendance ne sont bien sûr pas des angoisses de séparation, mais des angoisses d'envahissement.

Autre situation clinique, celle d'une jeune femme en ménage avec un compagnon, le couple a deux enfants en bas âge : elle décrit un mal-être sous-tendu par le fait qu'elle ne parvient pas à tout mener parfaitement de front. La maternité l'invite à devoir freiner sa carrière et elle se sent mal lorsqu'elle rentre plus tôt du travail et s'occupe de ses enfants. Economiquement, elle ne peut se permettre d'arrêter de travailler, ce que lui précise son mari, compte-tenu des emprunts qu'a le couple. Cette contingence, elle la ressent comme une dépendance à son mari (affaïssement sur le relationnel dyadique) et non comme une dépendance au couple (niveau de l'ensemble); enfin, elle sent qu'elle devrait pouvoir développer plus son investissement dans le travail. Elle relate aussi que sa mère lui a toujours tenu le discours qu'il ne fallait pas être dépendante des hommes. Quand je l'amène sur l'inévitable question d'un renoncement, ce dernier s'avère impensable et signifie la déloyauté à l'injonction maternelle féministe. Le travail est la voie de l'émancipation et l'investissement du maternel familial la remettrait trop sur la voie traditionnelle

de la « femme dépendante de l'homme ». Je lui renvoie : « Seriez-vous alors dans la dépendance au discours d'indépendance de votre maman, discours largement soutenu par l'ambiance culturelle ? »

L'hyperkinétisme renvoie assez bien l'image d'un être non marqué qui semble agir sans cesse son mouvement vers les autres (cf. plus haut). Or, l'hyperkinétisme est nettement plus répandu chez le garçon que chez la fille. Lorsque, dans notre séminaire, nous débattions de la chose et que nous nous interrogeons sur ce fait, un sociologue proposa que, fort probablement, il devait exister une pathologie analogue chez la fille mais sans doute socialement moins dérangeante. En cherchant par cette piste, il m'apparaît qu'il existe chez la petite fille un tableau clinique qui rend compte de l'autonomie au féminin : **la petite fille responsable qui s'occupe de tout**. Ce tableau dont certains pédopsychiatres attestent l'importance dans leur consultation, est évidemment un tableau beaucoup moins problématique que celui de l'hyperkinétisme ; de plus il renvoie aux parents une sorte de précocité chez leur enfant (apothéose de la logique de l'égalité organisant la plus grande jouissance parentale) ce qui rend les choses encore moins dérangeantes, mais très souvent, il s'agit d'êtres qui s'inscrivent dans des conduites à l'opposé de la réception, fortement ancrés dans la maîtrise, avec une totale sûreté de soi et qui connaîtront le plus souvent des troubles obsessionnels, ainsi que des problèmes de conjugalité sociale et sexuelle tournant autour de l'absence de place pour l'**altérité, la complémentarité et la réceptivité**.

L'enfant du désir

En se référant aux écrits de Marcel Gauchet sur l'enfant du désir, l'on peut dire qu'avec la contraception, la procréation s'est en partie extraite du phénomène de la nature dans le sens où le moment de la grossesse se choisit ainsi que le nombre d'enfants que l'on souhaite. De plus, le fait d'avoir un enfant s'est extrait de l'alliance puisque actuellement, il n'y a plus aucune difficulté à avoir un enfant en n'étant pas marié. Enfin, la grossesse peut s'extraire de la sexualité grâce à la procréation assistée. On en arrive alors à un statut de **l'enfant pur, déconnecté de la nature et des impératifs sociaux**. La procréation devient ainsi un acte très autonome étayé par le seul désir d'enfant.

J'ajouterais que la figure qui représenterait au mieux l'acmé de ce phénomène serait celle de la jeune femme célibataire homosexuelle ayant un enfant par insémination artificielle d'une mère porteuse (ce qui évitera les vergetures non désirées).

Comme je l'ai déjà écrit précédemment, on emploie beaucoup plus le vocable « avoir un enfant » que celui de « mettre un enfant au monde ». Or, il s'agit de deux démarches radicalement différentes.

Avoir un enfant signifie un acte posé de façon personnelle et mettre un enfant au monde signifie de le voir comme un parmi d'autres dont la singularité – l'enfant – est articulé à une abstraction globale : le monde.

Avoir un enfant en tant qu'acte décidé personnellement, et s'inscrivant dans le paradigme de l'autonomie, implique pour l'enfant qu'il n'existera que par le seul fait du désir d'autrui. Il naîtra dans une expérience exclusivement subjective. Pour

le parent, s'il a désiré l'enfant, il doit essentiellement le réussir puisque c'est lui qu'il a voulu. Sinon il aura une mauvaise estime de lui. S'il connaît un jour des problèmes avec son enfant, il s'en prendra volontiers à lui-même avec la fameuse expression : « Je suis une mauvaise mère, je suis un mauvais père ». (Notons que les générations des septuagénaires et surtout octogénaires de notre époque n'ont absolument pas connu ce sentiment au moment où ils éduquaient leurs enfants. Ils estiment avoir fait leur possible et que les difficultés éventuelles relevaient du caractère plus spécifique de tel ou tel enfant, mais ils n'en prenaient pas sur eux l'entière responsabilité).

Se ressentir mauvais parent indique une déstabilisation du parent face à l'enfant. Dans un tel contexte, il n'est pas à exclure que l'enfant s'engagera dans le soin ou la préoccupation de ses parents souffrants et adoptera une position de grand-parentification qui est donc auto-engendrée ; elle n'est pas demandée par les parents à la distinction des positionnements de parentification. L'une et l'autre position correspondent pour l'enfant à une liquidation du statut dépendant de l'enfant trop vite mis à une place qui revient à l'adulte. L'une et l'autre sont, à mon sens, des pathologies de trop d'autonomie et il me semble avoir observé que la grand-parentification, si elle rate ou s'avère inefficace, débouchera sur une légitimité destructrice avec les comportements autodestructeurs qui en découlent puisque l'enfant ne peut s'en prendre qu'à lui-même. La parentification (exemple de l'aîné/e qui doit s'occuper très tôt de ses frères et sœurs) débouchera plus facilement sur des tensions anxieuses et des attentes de reconnaissances adressées à l'autre de qui ils ont reçu, implicitement ou explicitement, la mission dans la tension de savoir s'ils ont fait suffisamment ce qu'il convenait ou pas. La parentification s'inscrit dans une préexistence, la grand-parentification non. La culture de l'enfant du désir, relayée par l'égalité de l'enfant constitue certainement un foyer instigateur des légitimités destructrices, car elles proposent et mettent en place des amorces de comportements autonomes chez un être, **l'enfant, qui n'est pas une personne** comme le précise Quentel : être une personne, c'est pouvoir avoir des relations de parité et de parentalité avec d'autres, ce qui ne constitue nullement le statut réel (pas le fictif des droits de l'enfant) de l'enfant.

De nos jours en tout cas, l'enfant est vu comme autonome d'emblée. L'autonomie n'est plus vue comme ce qui se met en route à partir d'une position hétéronomique qui est l'inscription dans la nature et par rapport à laquelle l'autonomie se gagne par une articulation et une déduction à partir de ce niveau.

En attestent les faire-part sans présence des parents, mais où l'enfant s'annonce tout seul « J'arrive » (Fourez, 1998, 2004) ou cette maman qui disait « Mon enfant, je l'autonomise au maximum » (s'autonomiser est un verbe intransitif et forcément pronominal !). Cette phrase pointe bien la fiction imposée, subie de l'autonomie !

L'enfant est donc d'emblée plongé dans la culture, il n'est plus cet être nature qui va se diriger vers la culture et marquer sa propre nature de sa propre subjectivité. Il est subjectivé d'emblée. Ainsi, la **famille** n'est plus ce lieu de **l'articulation de la nature et de la culture** mais elle devient un **incubateur de l'individu**. Le mot incubateur indique cette vision de l'enfant comme ayant un potentiel en lui, qu'il suffit de faire naître par des conditions idéales et qu'il faut bien sûr protéger afin que, tel un œuf, il ne se casse pas. On voit se dessiner alors une position éducative

d'abstention qu'il ne faut pas confondre avec le laxisme. Cette position d'abstention consiste à ne pas imprégner, blesser, à ne pas le polluer, voire ne pas agresser, car autrement j'aurais traumatisé l'enfant et je l'aurais raté dans sa subjectivation. On voit alors que l'enfant est un être qu'il ne faut plus **imprégner** d'un ailleurs mais qu'il faut **susciter** dans le but de faire émerger ses compétences internes.

Cela s'observe bien dans les directives imposées par l'Etat vis-à-vis des enseignants qui ne peuvent plus trop inviter au par cœur, mais se doivent de cultiver les ressources de l'élève.

On comprend aussi les interdictions de fessées que légifèrent certains états. Or, la fessée est un moment électif pour percevoir la trace de l'autre en soi. Ce travail d'humanité qu'opère la fessée en une fraction de seconde, certaines psychanalyses mettent des années à la constituer ! Mais les crispations égalitaires et les Droits de l'Homme préfèrent s'en dessaisir et continuer leur œuvre de destruction de l'humain spontané.

La conception de l'enfant semble donc être passée du stade **mammifère** au stade **ovipare**. Le mammifère démarre son existence en prenant la source à la génération précédente, alors que l'ovipare apparaît avoir tout son potentiel et éclore sans difficulté pour autant que l'on ne casse pas l'œuf.

L'éducation parentale s'organise alors autour d'une abstention et certainement pas autour de la blessure, de l'agression, de l'imprégnation.

Mère Nature, Mère Culture

La mère traditionnelle ne ressemble pas à la mère selon l'autonomie. J'appellerai la première la **mère nature** (celle qui met un enfant au monde) et la seconde la **mère culture** (celle qui a un enfant selon le seul axe du désir).

La mère nature ancre encore la maternité dans la nature. Son enfant est un petit être encore naturellement fragile et donc dépendant qu'il faudra progressivement amener à la culture. A ce titre, elle aura un réflexe protecteur en proximité vis-à-vis de son enfant et la protection importante opérera une sécurité mais aussi volontiers une position par rapport au monde extérieur qui freinera l'ouverture de l'enfant vers ce dernier et vers la culture. L'excès de ce positionnement engendrera des enfants inhibés, freinés, timides, retenus, et, du côté de la mère, le positionnement fusionnel (qui rejoint celui de la nature). L'enfant timide, il faut bien le constater, se fait rare de nos jours.

La mère culture, au contraire, expose très rapidement son enfant, lui organisant cinq activités différentes les mercredis après-midi (cours de piano, école du cirque, dessins, théâtre, basket, ... et psychomotricité en soirée pour ficeler le tout), ceci pour susciter au mieux la créativité la plus importante pour l'enfant afin qu'il réussisse au mieux sa subjectivité. Nous voyons alors des enfants bien plus précoces (ce qui n'est nullement un problème), infiniment moins timides que les précédents, mais aussi plus facilement hyperactifs.

La mère nature est quelqu'un qui risque de tomber dans le piège de la mère fusionnelle. La mère culture ne l'est absolument pas. Elle ne retient pas l'enfant près d'elle mais sera extrêmement intervenante par rapport à ceux qui s'occupent de son enfant. Professeurs et animateurs sont dans le collimateur, car ils pourraient être des organisateurs de traumatismes et de ratés de subjectivation. Si la mère nature s'inscrit volontiers du côté de la peur, la mère culture, elle, s'inscrit franchement du côté de la défiance. La première sera peut-être prérelationnelle, la seconde sera relationnelle, mais mettra au défi celui qui s'occupe de son enfant de ne pas commettre de ratés du développement de ce dernier. La mère nature retarde le passage dans le monde avec le discours du « Tu n'es pas assez grand, ce sera pour plus tard ». L'entrée dans le monde n'est pas exclue. Avec son interventionnisme sur les autres, la mère culture présentera à l'enfant le monde comme danger, comme lieu du **préjudice à éviter**. La voie paranoïde et du repli sur soi est ouverte.

L'extérieur devient alors le lieu du préjudice éventuel et la famille le lieu de la préservation de l'enfant. On peut aisément comprendre alors le déploiement de la phobie scolaire et le positionnement des parents qui s'en prennent très vite à l'école et aux professeurs qui ne se sont pas assez souciés de la singularité du petit. Bien aidés par les droits de l'enfant et leur arsenal juridique paranoïde, ils mettront au banc des accusés tout qui se sera permis de traiter leur enfant de façon impersonnelle en lieu et place d'avoir été le souteneur inconditionnel de sa subjectivité.

On voit que la famille culture en exposant assez vite l'enfant réalise chez ce dernier une précocité que l'on peut observer et qui est à mon sens intéressante. Réussie, cette précocité semblerait mettre en place des enfants à haut potentiel, voire surdoués ; ratée par contre, cette suscitation intense donnerait à voir à mon sens l'hyperkinésie. Ces deux tableaux sont en effet en expansion au même moment de l'histoire.

L'adolescence à l'âge de l'autonomie

La remise en question de l'antériorité qui se passe à l'adolescence lors du processus de différenciation se dessinera de façon différente dans la famille traditionnelle ou dans la famille contemporaine.

Comme le fait remarquer Gauchet, pour la première, le fait d'avoir été marqué par cette nature imposée, fera dire « Je n'ai pas choisi ma famille, je n'ai pas choisi le physique que j'ai, maintenant je vais choisir ma propre vie et ma propre destinée ».

Pour l'enfant du désir, le doute ou la remise en question ne pourra porter que sur le désir qui fonde l'existence de l'enfant et devient « J'aurais pu ne pas être désiré », « Je n'ai pas été désiré par mes parents ».

J'ajouterai que, pour nous thérapeutes, il convient d'être assez prudents dès lors que nous entendons ce discours dans le chef de certains adolescents : en lieu et place d'avoir été réellement non désirés et d'en être traumatisés, s'ils évoquent cela, sans doute peut-il s'agir d'enfants qui n'ont été que **trop désirés**, à savoir fondés sur le **seul état du désir d'enfant**.

Quoi qu'il en soit, la mise en doute du désir à son propos ne met pas l'adolescent dans une démarche antérograde mais plus rétrograde alors que dans le fait d'opérer

ses propres choix par rapport à ceux qui ont été imposés disposaient l'adolescent dans une vision axée vers le futur de l'entrée dans la vie.

Qu'en est-il de l'adolescence et de la différenciation?

Dès lors qu'un enfant est plongé très tôt dans cette atmosphère et cette culture de l'autonomie, que devient l'adolescence, quel passage organise-t-elle ?

Il me semble entendre encore trop régulièrement et de façon automatique que les psys et intervenants sociaux continuent à voir les troubles de l'adolescence comme des difficultés liées à un trop de famille qui empêche la différenciation de l'adolescent. Si ce point de vue est assez correct pour l'enjeu de l'individuation, il apparaît obsolète et inadéquat pour l'enjeu de l'individualisation. Nous avons en effet à faire, de plus en plus, à des adolescences marquées du « pas assez de parents » ou d'absence de parents. Cela n'est pas nécessairement du laxisme, comme précisé plus haut, mais le produit de cette position d'abstention, de cette non imprégnation. De la même manière que le parent n'aura pas osé blesser l'enfant par ce dont il pouvait l'imprégner, l'adolescent ne se sentira nullement en mesure d'agresser directement ses parents. Cela est remarquablement rendu dans le film « Tanguy » où l'on voit que l'agressivité est impensable pour Tanguy qui ne se rend pas compte des actes qui lui sont agressivement adressés.

Notons toutefois que la situation se termine au tribunal, ce qui montre bien que c'est par le détour du droit que s'énonce et s'adresse l'agressivité.

Il me semble d'ailleurs que les adolescents que nous voyons s'inscrivent de moins en moins dans le registre contestataire, mais beaucoup plus dans un registre de dénégation de leurs parents ; ceux-ci n'existent pas : « De quel droit auraient-ils quelque chose à m'inculquer ? ». La contestation est encore une relation, le déni procède de l'absence de relation.

Ce déni du parent par l'adolescent est l'autre face du déni de l'enfance par les parents, déni organisé par la fiction de l'enfant déjà autonome à la naissance et le fait que les parents n'apparaissent pas sur le faire-part de naissance de type « J'arrive ».

Comment se fait alors la différenciation dans la famille baignée par l'autonomie et l'enfant du désir ?

Une voie régulièrement empruntée semble être la soustraction au désir du parent par une **destruction de soi. Se proclamer nul** est la voie de choix. Mais cette différenciation est d'emblée mise à la masse par la réaction parentale. En effet, ces derniers en entendant les dires de leur enfant, se ressentiront comme des mauvais parents, nuls à leur tour et ne s'empêcheront pas de l'indiquer à leurs enfants. Ceux-ci se percevront comme source de cet échec, ce qui renforcera leur conviction d'être nul. Quoi qu'il en soit, dans cet échange, la différenciation est ratée puisque l'un et l'autre rééprouvent un ressentiment **identique**.

Ce qui me frappe dans le discours de tels adolescents, c'est la thématique de **l'auto-reproche** que l'on entend chez eux. Il ne s'agit pas d'une culpabilité, mais bien d'un auto-reproche. La différence est de taille. Pour qu'il y ait culpabilité, il

faut une intériorisation d'un ailleurs et un petit tribunal intérieur (la conscience) qui décide si l'on est coupable ou pas. Les époques de la culture de l'abstraction de soi n'avaient aucune difficulté à produire ce type de sentiment. Et très souvent, la culpabilité tournait autour de n'avoir pas fait quelque chose ou d'avoir posé un acte incorrect. La culpabilité engendrait plus volontiers l'anxiété.

Quant aux ados de l'auto-reproche, on est en droit de se demander ce qu'ils ont intériorisé puisque l'éducation ne procède pas d'une imprégnation. Ce qui frappe dans leur discours, est qu'ils ne se reprochent pas tellement de n'avoir pas fait quelque chose, mais ils se reprochent de ne pas **être** ceci, ou de ne pas **être** cela. Nous ne sommes pas alors dans une dynamique d'anxiété, mais beaucoup plus dans une dynamique dépressive, d'extinction. Le traitement n'est pas très aisé. Dans les troubles de l'individuation nous avons comme guide de travailler les intériorisations familiales excessives qui entravaient la différenciation. Ce canevas ne nous sera guère utile pour les adolescents de l'auto-reproche.

Mais alors, qu'ont-ils intériorisé vu que leur éducation ne procède pas de l'imprégnation ? Quelle est la nature de cet auto-reproche ? Serait-il organisé autour de « Je n'ai pas usé des compétences qu'on me prétend », ou d'avoir brisé l'idéal de l'enfant tel que notre culture la dépose au cœur de leurs parents ? Il s'agit d'un chantier clinique à ouvrir.

Dans un tel tableau d'auto-reproches, l'apostrophe éducative en provenance du parent est souvent prise par l'adolescent sur le seul point de la subjectivité. Il ne peut la ressentir que comme un reproche personnel car le côté impersonnel de l'éducation est devenu impensable. Du côté parental, on s'abstiendra alors d'intervenir pour éviter la blessure. Si conflit il y a, il est aménagé du côté de l'ado, par un retrait dans la chambre et un pétard pour amortir le coup... On rentre alors dans des situations qui se gèlent progressivement et qui aboutissent aux tableaux extrêmement interpellants – et nombreux – d'adolescents qui, en pleine culture de l'autonomie, se montrent dans une dépendance colossale en restant 3, 4, voire 8 ans dans leur chambre, après avoir arrêté des études en cours et qui se positionnent incrustés dans une famille en n'en faisant bien sûr pas partie. (Des tableaux analogues peuvent aussi se déployer lors d'un retour au domicile des parents après une période de travail et de première émancipation.) Ce qui frappe, c'est la position incluse dans la famille et non plus le claquage de portes, la fugue ou l'expatriation pour quitter cette famille.

On voit que la dynamique d'extinction a remplacé la dynamique d'agression, de contestation. On s'en prend donc beaucoup plus à soi-même plutôt que d'interpeller le parent en lui disant « Va te faire voir ».

Que nous montrent alors ces longues périodes d'expérimentation d'une dépendance intense chez ces jeunes qui se vivent et qui se pensent autonomes ?

Ont-ils précisément besoin **d'éprouver la dépendance** avant de se lancer dans la vie ? S'il en est ainsi, il est impératif que les intervenants n'usent pas de leurs injonctions d'autonomie pour provoquer le départ en autonomie de cet adolescent coincé dans sa famille. Si cet adolescent a besoin d'éprouver la dépendance, peut-être s'agit-il à ce moment-là d'intervenir, en créant le lien que peut permettre le phénomène de la dépendance, car il n'y a en effet pas de lien sans dépendance.

Ainsi, plutôt que de donner l'injonction à ces adolescents d'avoir un projet, de se bouger pour pouvoir quitter la famille et prendre un appartement, pourrait-il être intéressant de les aborder par : « Qu'est-ce que tu donnes ? » Afin d'engager de façon active (par le don) une relation d'échange qui leur permettrait de se nouer à l'autre et de connaître une dépendance liante dans laquelle pourrait peut-être naître un début d'altérité.

Il me semble en tout cas, entendre chez ces adolescents un certain poids lié à la culture de l'autonomie : « J'aimerais tant être pris par la main, ce serait m'enlever un gros poids sur les épaules », « Les moments où je vais mal c'est pour me sortir du "ne compter que sur moi-même" ». Autre faire-part allant dans ce même sens : « Mes parents ne m'ont jamais assez instigué », témoignant d'un appel à une fonction parentale d'imprégnation comme s'il en avait cruellement manqué, et qui lui paraissait incontournable.

Enfin, la soustraction au désir des parents peut-être organisée aussi par la **tentative de suicide**.

Une jeune adulte de 28 ans me disait : « Quand j'ai fait ma tentative de suicide, grâce à la mort, je redevais enfin une parmi d'autres, je quittais ce personnage d'exception, place à laquelle mes parents m'avaient toujours installée. »

Nous aurions donc à bien regarder ces situations de dépendance d'adolescents, comme des moments où s'éprouve enfin la dépendance (enjeu de l'individualisation) et non pas comme des moments qui indiquent une impossibilité de quitter la dépendance pour prendre son indépendance (enjeu de l'individuation). Le diagnostic de l'enjeu se doit donc d'être fait car l'un et l'autre se retrouvent dans notre clinique. Ce **diagnostic sociologique** repose sur l'observation de la culture éducative de la famille à qui l'on a affaire.

Nous avons donc à revoir notre positionnement clinique et théorique dès lors qu'il s'agit d'un trouble de l'individualisation car les méthodes d'intervention ne sont pas interchangeables pour l'un et pour l'autre.

Les prescriptions invariables de Selvini n'ont à mon sens aucune pertinence pour les troubles de l'individualisation. Dans ces contextes en effet, les parents n'ont aucun mal à se situer en tant que parents distincts des enfants et ne se sentent pas liés à la seule fonction parentale qui les empêche de fonctionner sur d'autres niveaux.

L'adolescent qui occupe ses parents pour leur éviter la douleur du nid vide, me semble être de plus en plus rare et constitue une théorisation adéquate seulement à l'enjeu de l'individuation.

L'enjeu de l'individuation produit des adolescents en difficulté de **se détacher de leurs parents**.

L'enjeu de l'individualisation produit des adolescents en difficulté de **rentrer dans la vie**, la culture de l'enfant autonome leur ayant soustrait le ressort de l'autonomisation.

Enfin, nous devrions aussi nous interroger sur les dépendances aux toxiques qui sont quand même extrêmement répandues en ce moment de la culture de l'autono-

mie. Seraient-elles des façons **d'éprouver la dépendance** ? N'y a-t-il que dans ces situations-là qu'elle peut se vivre, se traverser ?

Car en effet, à notre époque, d'un bout à l'autre de l'existence, la dépendance semble de moins en moins pensable : des publicités de poussette pour bébé vantent la position verticale du siège sous prétexte que cela accélère l'autonomie de l'enfant et dans les maisons pour vieillards, l'on voit des affichettes : « Nous faisons tout pour leur autonomie ». Comme si quelqu'un qui décide d'y séjourner était autonome ! Précisément, s'il vit dans un home ou dans une « seigneurie », fort probablement l'autonomie commence naturellement à faire défaut et la dépendance s'accroît.

Si les dépendances sont prosrites et déclarées infécondes dans notre culture, aurions-nous à ressaisir les situations pathologiques de dépendance comme la seule manière d'éprouver ce donné anthropologique ? Comme cela a maintes fois été noté, le symptôme serait-il la manière de se soigner, apporterait-il ce qui manque au système culturel dans le sens où il réactiverait un composant anthropologique éteint par la culture d'une époque ?

Auquel cas l'éprouvé de dépendance dans un moment pathologique aurait une fonction positive que l'on nommerait **fonction anthropologique du symptôme**.

Bernard Fourez
Cliniques universitaires de Mont-Godinne,
B-5530 Yvoir

BIBLIOGRAPHIE

1. Fourez B. (1998) : Docteur, je manque de confiance en moi, *Cahiers de psychologie clinique*, 10, Le pouvoir, 173-196, Louvain-la Neuve, De Boeck Université.
2. Fourez B. (2004) : Personnalité psychofamiliale, personnalité psychosociétale, *Thérapie familiale*, 25, 3, 255-275.
3. Gauchet M. (2002) : *La démocratie contre elle-même*, Gallimard, Paris.
4. Gauchet M. (2004) : L'enfant du désir, *Le débat*, 132, L'enfant problème, Gallimard, Paris.
5. Honneth A. (2002) : *La lutte pour la reconnaissance*, Les éditions du Cerf, Paris.
6. Jung C.G. (1956) : *L'Energétique psychique*, Editions Poche, n° 443, Paris.
7. Quentel J.-C. (2004) : Penser la différence de l'enfant, *Le Débat*, 132, L'Enfant problème, Gallimard, Paris.
8. Ricoeur P. (2004) : *Parcours de la reconnaissance*, Gallimard, Folio essais, Paris.
9. Schneider M. (2002) : *Big mother*, Odile Jacob, Paris.